MC93
maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

THÉÂTRE SÉNART
SCÈNE NATIONALE

DOSSIER DE PRODUCTION

Mohamed Rouabhi
Patrick Pineau

JAMAIS SEUL

Texte **Mohamed Rouabhi**
Mise en scène **Patrick Pineau**

Coproduction MC93 Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Théâtre-Sénart Scène nationale, Compagnie Pipo

Création à la MC93 en janvier 2018

CONTACTS

Théâtre-Sénart

Alexandra Feuillie
afeuillie@theatre-senart.com
06 89 49 53 06

MC93

Hortense Archambault
archambault@mc93.com

Elias Oziel
oziel@mc93.com
06 80 60 05 09

DISTRIBUTION

Jamais seul

Texte

Mohamed Rouabhi

Mise en scène

Patrick Pineau

Dramaturgie

Daniel Loayza

Avec

distribution en cours de 15 comédiens

Coproduction MC93 Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Théâtre-Sénart Scène nationale, Compagnie Pipo

NOTE D'INTENTION

Jamais seul, c'est comme une pluie, mais une pluie d'été. Il y a un déluge de personnages, plus de quarante je crois, certains reviennent et d'autres pas, on se croirait dans une grande fresque peinte en plein air sur un mur d'usine désaffectée. Ou sur un carrousel. Mais la fresque se divise en dix-neuf tableaux bien clairs, le carrousel nous ramène à certains endroits, et on s'oriente assez vite dans ce monde-là, qui est d'ailleurs familier même s'il a des recoins curieux. On fait connaissance avec Lisa, Magalie, Erwan, Annette, Patrick, Bernard et les autres. Et on s'attache à eux énormément. C'est de l'humanité à jet continu. On suit leurs destins, on découvre leurs attentes, leurs amours, leurs rêves plus ou moins cabossés, on participe et on s'intéresse. Il y a des intérieurs et des extérieurs, des parkings de centre commercial, des arrêts de bus, des salons ou des caves de petit pavillon, des terrains vagues. A la fois plus vrais que nature et complètement transfigurés par la vision d'un poète. Et toute une foule y habite ou traîne dans les environs, des gens plus ou moins normaux, plus ou moins joyeux ou désespérés, de tous âges et de toutes les couleurs, des chômeurs, des passionnés de football, des gitans, des handicapées mentaux, des clowns, des vigiles, des tas de silhouettes imprévisibles. On peut les connaître ou non mais on les reconnaît tout de suite, parce qu'ils sont vivants. On les suit, on les écoute tandis qu'ils taillent leurs routes dans ce monde qui fait penser à la banlieue ou à la province, peut-être aux deux.

Jamais seul raconte un monde où apparemment il n'y a plus de centre. Ni géographique, ni social, ni d'aucune sorte. S'il y a une capitale, on n'y va jamais. S'il y a du travail, c'est plutôt pour les autres. Et ce que la pièce montre, c'est que si le centre est absent, alors « du » centre commence immédiatement à se reconstituer ailleurs. Ne serait-ce qu'une plaque tournante, un lieu interdit, maudit, peut-être dangereux, mais un carrefour où « ça tourne » quand même, où on continue à faire des rencontres, pas forcément mauvaises d'ailleurs. Parce qu'un monde sans centre, ça reste un monde. Quand vous ne pouvez plus vous raccrocher à rien, alors vous vous y raccrochez quand même, et justement ça n'est pas rien. Quand la vie est cassée, confisquée, comment est-ce qu'elle continue ? On ne va pas non plus se raconter des histoires, comme on dit : des fois, pour certains, c'est trop dur, ils partent et ne reviennent pas. Toutes les blessures ne cicatrisent pas. Mais on peut aussi demander un service, inviter à déjeuner, rencontrer des amis, des inconnus, des voisins, les garçons rencontrent des filles, ou ne serait-ce qu'un chien errant. Ce n'est pas forcément gai, mais ce n'est pas toujours triste non plus. Il y a du désespoir dans *Jamais seul* mais aussi une merveilleuse naissance, c'est débordant d'énergie. Comme le bouquet que compose Emilie dans une des premières scènes avec des fleurs fanées, des branches mortes, des bouts de ferraille. Un truc fou, improbable, le genre de chose que les enfants improvisent pour la fête des mères, à partir de trois fois rien et ce sont les plus beaux cadeaux.

La capacité des gens à réinventer de la beauté, à lui forcer la main en quelque sorte, en la puisant quand même là où ils la trouvent - y compris quand il n'y en a pas - est stupéfiante. *Jamais seul* est un magnifique hommage à cette capacité-là, à ce talent qui est tellement humain.

Depuis le temps que je connais Mohamed Rouabhi, comme comédien et comme auteur, j'avais très envie de lui commander une pièce. Je lui ai demandé d'écrire pour ceux que j'appelle ma « troupe », les comédiens qui travaillent souvent avec moi, qui me connaissent, qui se connaissent, et que Mohamed a pu connaître aussi en jouant dernièrement le rôle d'Oreste Campese

dans ma mise en scène de *L'Art de la comédie*. A cette « troupe » s'ajouteront de nouveaux jeunes visages. On s'est un peu parlé du thème - comment fait-on pour vivre dans un monde où toute vie peut être cassée du jour au lendemain sur un simple coup de fil du patron ? - mais surtout, je lui ai dit : « Lâche-toi, ne te bride surtout pas en pensant aux problèmes de réalisation ». J'ai été servi !... J'ai découvert Mohamed comme auteur à l'époque des *Fragments* de Kaposi, mis en scène par Claire Lasne. Ça remonte à 1994, déjà plus de vingt ans. Depuis Mohamed a fait du chemin, et il a confirmé sa place parmi les grands auteurs d'aujourd'hui. Car pour moi, c'est un grand auteur. Ses personnages, ses voix, me touchent infiniment. Je tenais à travailler un jour avec lui, à mettre un coup de projecteur sur son écriture, parce que même s'il est connu, au fond, il ne l'est pas tant que ça, comme beaucoup d'auteurs contemporains : ses textes sont publiés, on salue son talent, mais on ne peut pas dire non plus que le public ait si souvent l'occasion de rencontrer ses pièces. Nous ne sommes donc pas tellement nombreux à savoir que c'est un vrai auteur populaire.

Il écrit sur les gens et pour eux. Son ton, ses couleurs, son humour aussi me font penser à des artistes comme Renoir ou Prévert. Dans *Jamais seul*, on perçoit tout de suite son sens de la vie quotidienne dans ce qu'elle a de modeste, de simple, de presque invisible. Mais lui la fait voir, cette invisibilité, et comme dit un de ses personnages, il la rend incandescente. Il ne reproduit pas la vie - ce n'est pas du reportage -, il lui donne une vraie forme poétique, moderne et personnelle. Chez lui, la nuit, dans le ciel des banlieues ou des provinces, loin des centres-villes, les amants couchés dans les champs voient encore des étoiles qui portent de beaux noms qui viennent souvent de l'arabe - comme Aldébaran ou Bételgeuse - mais ils y voient aussi passer des avions. La poésie de Mohamed est comme cela : elle est une chaîne avec la profondeur de l'histoire à l'un de ses bouts et à l'autre, la banalité contemporaine. Son ciel n'est plus seulement celui de Pétrarque qu'il cite en exergue : « un soir, quand le soleil se couche, être avec elle / Et seules les étoiles nous verraient, / Rien qu'une nuit, mais sans que jamais ne vienne l'aube... ». Le ciel de Mohamed garde le souvenir de Pétrarque, mais il est aussi de notre temps. Sa poésie peut venir de la télévision, des magazines. Il y a des gens pour qui elle ne vient d'abord que de là, et ce sont ces gens-là que Mohamed fait parler dans *Jamais seul*. Quand la télévision diffuse un documentaire sur l'homme de Néanderthal, elle devient poétique, parce qu'elle fait rêver. Elle nous fait remonter des dizaines ou des centaines de milliers d'années en arrière, aux toutes premières fois où les hommes sont devenus vraiment humains en enterrant leurs semblables et en déposant des fleurs sur leur corps. Quand un magazine publie un reportage sur la chienne Laïka, le premier être vivant à être envoyé en orbite autour de la Terre, morte « toute seule dans l'espace » en 1957, c'est aussi de la rêverie qui est offerte, de la poésie qui est délivrée. La culture populaire que Mohamed brasse dans sa pièce nous fait voyager comme cela, l'air de rien, de la préhistoire à l'âge spatial, en passant par Léonard de Vinci ou par Eric Cantona, magnifique porteur du maillot numéro 7. C'est ainsi que la mémoire populaire se fabrique. La poésie, c'est quand les gens font de tout ce matériau une gigantesque brasserie à souvenirs, une usine à histoires que tout à coup ils se racontent entre eux pour les partager. *Jamais seul* nous rappelle qu'il nous reste au moins cette usine-là, et qu'elle est vitale.

Patrick Pineau
6 juillet 2016

JAMAIS SEUL
OU LE MÉTIER DE VIVRE

L'action se déroule de nos jours en France, dans une ville. Il y a un centre commercial avec son parking et ses places réservées, ses boutiques et ses vigiles. Il y a un espace à ciel ouvert qu'on appelle *la plaque tournante*. Il y a des rues vides ou animées, des autos et des transports en commun.

Il y a aussi des quartiers pavillonnaires et des cités. Des jardins dans des maisons et des bancs sur des trottoirs. Parfois des chiens qui fuient la compagnie des humains.

Il y a le ciel au-dessus de la ville. Il y a des oiseaux qui habitent ce ciel et des avions qui le traversent sans relâche.

Il y a des gens, enfin. Des gens qui vivent là et d'autres qui tentent de vivre là ou qui rêvent de partir ailleurs. Ce sont des femmes, des hommes, des enfants, des adolescents. Le petit peuple des jours qui se suivent et qui se ressemblent.

Il y a souvent de l'amitié entre ces êtres abîmés ou fragiles, de la solidarité, de la défiance aussi et de la crainte. Mais il y a de l'amour et quand il est là, il foisonne et il est indestructible. Il y a beaucoup de solitude. Pourtant, pour chacun d'entre eux, il y a une règle tacite pour affronter un jour après l'autre sans perdre la raison, c'est de n'être jamais seul.

*

Je n'ai pas voulu raconter une histoire au sens conventionnel, même si lorsqu'un personnage prend la parole, il raconte toujours le fragment d'une histoire, comme les quelques fenêtres d'une tour s'allument quand le soir tombe.

J'ai voulu m'attacher à suivre l'un puis l'autre, puis de nouveau un autre. Dans leur mouvement vers l'avant - car on avance toujours vers sa destinée comme on dit dans les westerns - ils font des rencontres. Et au théâtre, les rencontres sont toujours des moments uniques auxquels le spectateur a le privilège d'assister, comme si notre travail consistait à lui rappeler sans cesse ce que ça fait quand on aime, quand on est abandonné, quand la douleur nous gifle ou quand on interpelle les dieux au pied des remparts de Thèbes, l'épée sanglante à la main. Des expériences uniques et cependant sans cesse renouvelées.

J'ai de plus en plus le sentiment que le métier de vivre, nous l'éprouvons dans la trajectoire rectiligne avec parfois des incidences, des courbes subtiles ou brutales. Jamais dans un cercle ininterrompu où les évènements auraient tendance à se répéter et à la longue, nous ôter le goût du désir et de l'émerveillement. Dans *Jamais Seul*, les évènements se suivent, laissant derrière eux des traces sur les visages. Les êtres quant à eux, interrogent ce qui les entourent, le cosmos, l'Histoire, la nature, la vie dans toute sa diversité et ses secrets. Ils grattent pour trouver sous la peau de l'orange, la chair du fruit.

Notre monde n'est pas réjouissant si on le considère avec l'oeil rigoureux et froid de l'anthropologue. Nous saccageons à peu près tout ce qui peut être saccagé sans éprouver le moindre remord. Mais à défaut d'avoir le temps d'en fabriquer un autre à notre convenance et qui jouirait d'une grande popularité, nous devons nous résoudre à vivre dans celui-ci en inventant à chaque instant la poésie nécessaire à faire chanter les lendemains.

Mohamed Rouabhi

PATRICK PINEAU

Il suit les classes de Denise Bonal, Michel Bouquet et Jean-Pierre Vincent au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris.

Comme comédien, il aborde tout aussi bien le répertoire classique (d'Eschyle à Feydeau en passant par Marivaux, Calderón, Musset ou Labiche) que les textes contemporains (Eugène Durif, Mohamed Rouabhi, James Stock, Serge Valletti, Gérard Watkins, Irina Dalle) dans des mises en scène de Michel Cerda, Jacques Nichet, Claire Lasne, Gérard Watkins, Irina Dalle ou Mohamed Rouabhi. En tant que membre permanent de la troupe de l'Odéon et sous la direction de Georges Lavaudant, il participe à *Féroé, la nuit, Terra Incognita, Un Chapeau de paille d'Italie, Ajax/Philoctète, Tambours dans la nuit, La Noce chez les petits-bourgeois, L'Orestie, Fanfares, Un Fil à la patte, La Mort de Danton, La Cerisaie* et en 2013, George Lavaudant lui confie le rôle titre dans *Cyrano de Bergerac*.

Au cinéma, il travaille, entre autres, avec Éric Rochant, Francis Girod, Bruno Podalydès, Tony Marshall, Marie de Laubier, Nicole Garcia et, en 2012, avec Ilmar Raag aux côtés de Jeanne Moreau.

En tant que metteur en scène, il signe *Conversations sur la Montagne* d'Eugène Durif au Théâtre Ouvert (1992), *Discours de l'Indien rouge* de Mahmoud Darwich au Théâtre Paris-Villette (1994), *Pygmée de Serge Sandor* à Villeurbanne (1995), *Monsieur Armand dit Garrincha* au Petit Odéon (2001), *Les Barbares* à l'Odéon, au Théâtre de l'Europe, aux Ateliers Berthier (2003), *Tout ne doit pas mourir* au Petit Odéon (2002). En 2004, *Peer Gynt* est créé dans la Cour d'Honneur du Festival d'Avignon.

En 2006 au Théâtre de l'Odéon, il met en scène *Des arbres à abattre* de Thomas Bernhard. L'année suivante il met en scène trois spectacles : les pièces en un acte de Tchekhov (*La Demande en mariage, Le Tragédien malgré lui, L'Ours*) ; *On est tous mortels un jour ou l'autre d'Eugène Durif* et *Les Trois soeurs* de Tchekhov. En 2009, après *La Noce* de Bertolt Brecht, il met en oeuvre un festival avec le Rayon Vert à Saint-Valéry-en-Caux autour de lectures de textes de Flaubert et d'Annie Ernaux.

À l'automne 2010, il crée *Sale août* de Serge Valletti. En juillet 2011, pour la 65e édition du Festival d'Avignon, il crée *Le Suicidé* de Nicolaï Erdman à la Carrière de Boulbon. Puis suivront *L'Affaire de la rue* de Lourcine et *Les méfaits du tabac* d'Eugène Labiche et Anton Tchekhov en 2012. *Le conte d'hiver* de William Shakespeare est créé à la Scène nationale de Sénart en 2013, à partir d'une nouvelle traduction de Daniel Loayza. En janvier 2016, il crée *L'art de la comédie* de Edouardo Filippo.©

MOHAMED ROUABHI

Comédien, metteur en scène, auteur dramatique, librettiste, scénariste. Depuis l'âge de vingt ans, il travaille entre autres avec Anne Torrès, Claire Lasne, Jean-Paul Wenzel, Gilberte Tsaï, Georges Lavaudant, Stéphane Braunschweig, François Berreur, Patrick Pineau... Il mène parallèlement à son métier d'acteur un travail d'écriture qui le conduit avec la collaboration de Claire Lasne à créer en 1991 la compagnie « Les Acharnés » qui produit de nombreux spectacles. En mars 2003, il reçoit le Prix SACD Nouveau Talent Théâtre.

Depuis une dizaine d'années, son répertoire a été l'objet d'une vingtaine de créations par des troupes amateurs, tant en France qu'à l'étranger dans des versions traduites. Par ailleurs, il anime de nombreux ateliers d'écriture en milieu carcéral et scolaire, en France et à l'étranger (notamment à Ramallah, Palestine occupée, de 1998 à 2001 à l'invitation du Ministère des Affaires Sociales palestinien).

À la radio, il enregistre depuis 1986 plus de deux cents dramatiques et prête sa voix à de nombreux documentaires. On le retrouve au générique des versions françaises de *Miral* de Julian Shnabel ou du long métrage oscarisé d'Olivier Assayas, *Carlos*.

En 2014 et 2015, en compagnie du chorégraphe Hervé Sika, il met en scène *All Power To The people !*, à partir de textes d'activistes noirs. Ses ouvrages sont édités chez Actes Sud-Papiers.